



*23 juillet.*—IN MEMORIAM.—MÈRE PRAXÈDE-DE-LA-PROVIDENCE (Marie-Caroline Gérin-Lajoie).

Née à Yamachiche, le 1er juillet 1869, du mariage de Denis Gérin-Lajoie et d'Emma Rivard; entrée en religion le 3 octobre 1888; professe le 20 août 1890; décédée à la maison mère des Sœurs de la Providence, Montréal, le 23 juillet 1955, à l'âge de 86 ans 22 jours, dont 66 ans 9 mois 20 jours de vie religieuse. Son corps est inhumé au cimetière de la Communauté, à Saint-Jean-de-Dieu.

La tombe de Mère Amarine venait à peine de se refermer que celle qui lui avait succédé comme supérieure générale, Mère Praxède-de-la-Providence, la suivait aussi dans la mort et allait prendre à côté d'elle, dans le cimetière de la Communauté, la place destinée à celles qui ont occupé la charge de supérieure générale.

Quelle belle et méritante carrière que celle de notre chère Mère Praxède-de-la-Providence, dont les années de vie active s'élèvent à soixante et un ans. Nous essaierons d'en souligner les traits les plus saillants et les plus édifiants.

Mère Praxède-de-la-Providence a vu le jour dans une des plus anciennes et des plus florissantes paroisses de la rive nord du Saint-Laurent, à Sainte-Anne d'Yamachiche, où ses ancêtres étaient établis dès 1760. L'abbé H.-Raymond Casgrain, dans ses « Biographies Canadiennes » dit que « Jean Gérin – Jarin – avait été présent au siège de Québec. Après la capitulation de cette ville, il résolut de s'établir au pays, malgré l'avenir sombre qui se préparait. Dans ce dessein, il se rendit à *Machiche*, presque inhabitée à cette époque et fit choix d'un lot de terre ». L'historien ajoute que ce Jean Gérin était un homme excessivement gai, un boute-en-train et un « faiseur de tours » comme on dit dans nos campagnes, ce qui lui avait mérité à l'armée le surnom de « Lajoie » qui a passé de père en fils et que plusieurs des descendants ont accolé à celui de Gérin, alors que d'autres n'ont gardé que ce dernier ou le seul nom de Lajoie.

Son père, Denis Gérin-Lajoie était de la quatrième génération et cousin d'Antoine Gérin-Lajoie, auteur de *Jean Rivard* et du chant que peu de Canadiens ignorent : *Un Canadien errant, Banni de ses foyers*. Il était aussi cousin de Mgr Denis Gérin-Lajoie, oncle de Sœur Anne-Catherine, curé de Saint-Justin pendant de nombreuses années.

La mère de Mère Praxède-de-la-Providence n'était pas de moins ancienne souche et appartenait à cette même noblesse terrienne qui a fait la force et la grandeur du Canada français. Nous

trouvons, dès la deuxième génération des Gérin-Lajoie à Yamachiche, qu'André, fils de l'ancêtre Jean, est mariée à une Rivard-Laglanderie. La famille Gérin-Lajoie était aussi alliée à celle d'une de nos Mères fondatrices, Mère Caron, cette dernière étant la cousine germaine de la grand-mère de Mère Praxède-de-la-Providence. Ces données généalogiques témoignent donc que Mère Praxède-de-la-Providence avait reçu, de sa plus lointaine ascendance, ce sang généreux des pionniers qui en feront plus tard une admirable ouvrière de nos missions lointaines.

C'est dans la sereine simplicité de la vie des champs, au milieu d'une honnête abondance, dans une atmosphère pure et saine, fortifiante à la fois pour le corps et pour l'âme, que la Providence avait placé le berceau de celle qui devait être, par la suite, une des figures les plus marquantes de notre Communauté. La famille comptait dix-sept enfants, dont onze atteignirent l'âge adulte. Les époux Gérin-Lajoie, cœurs généreux et charitables adoptèrent en plus un neveu orphelin qui s'intégra à la famille, grandit avec les autres enfants jusqu'à l'âge de se placer dans le monde. Deux filles devaient se consacrer à Dieu dans notre Communauté : Emma, Sœur Ildefonse, décédée en 1930, et Caroline, Mère Praxède-de-la-Providence. Une sœur, madame Paquin devait donner une de ses filles au Seigneur, notre Sœur Léon-François ; une autre sœur fut la mère de Sœur Gustave-Marie, décédée à Fairbanks, Alaska, en 1955. Monsieur Amédée, seul survivant de cette belle famille, compte parmi ses filles, nos Sœurs Anne-Emma

et Marie-Ildefonse ; une autre sœur, madame Pleau, fut la grand-mère de nos Sœurs Praxède-de-Jésus et Pauline-Marguerite. Les révérends Pères Irénée (Tremblay) et Viateur (Pleau) tous deux Capucins, sont aussi des arrière-neveux de Mère Praxède-de-la-Providence. Elle avait aussi des arrière-nièces chez les Sœurs de l'Assomption et de Sainte-Croix. Voilà certes une famille qui a bien mérité de l'Eglise et de la patrie.

Comme la famille Gérin-Lajoie demeurait à trois milles du village, les enfants commençaient leurs études à la maison, sous la direction d'une institutrice privée, jusqu'à l'âge de la première Communion ou aux environs. Les Sœurs de la Congrégation Notre-Dame dirigeaient un pensionnat à Yamachiche depuis 1852 ; la petite Caroline y fut pensionnaire dès 1877. C'était, disent ses éducatrices, une enfant remarquable de douceur, de droiture et de piété. Déjà se manifestaient en elle les qualités de cœur et d'esprit qui devaient la caractériser plus tard. Dans cette institution qui avait compté parmi ses premières élèves ses grand-mères paternelle et maternelle, mademoiselle Gérin-Lajoie poursuivit de solides études et s'assimila fortement les matières de base : catéchisme, grammaire et arithmétique.

Ce fut sans doute au cours de ces années heureuses que l'appel à la vie parfaite se fit entendre au cœur de la jeune fille. Tout en gardant à celles qui avaient orné son esprit et formé son cœur, une profonde reconnaissance, mademoiselle Gérin-Lajoie se dirigea vers notre Communauté à peine âgée de dix-neuf ans. Sans doute avait-elle vu à l'œuvre les Sœurs de la

Providence, appelées à Yamachiche en 1871, par monsieur le curé Hercule Dorion, frère de notre vénérée Mère Amable, pour y prendre soin des vieillards et des pauvres. Ses réserves de dévouement et de compassion pour les misères du prochain trouveraient, dans l'Institut de la Providence, un champ merveilleux où s'exercer. Sa sœur Emma l'avait précédée de quelques mois au postulat. Dès son noviciat, Sœur Gérin-Lajoie fut initiée non seulement aux petits sacrifices quotidiens, mais au grand sacrifice des séparations que les âmes généreuses ressentent peut-être plus profondément que les autres. Elle quittera tout, famille, pays, pour aller terminer son temps de probation et prononcer ses vœux au noviciat de Vancouver, Washington, sous le nom d'une pionnière de l'ouest américain, Sœur Praxède-de-la-Providence.

Le bon Dieu, de toute éternité, avait préparé cette religieuse pour l'admirable carrière qui devait être la sienne. Sur toute la vie active de Mère Praxède-de-la-Providence, ses quarante-quatre ans de vie missionnaire se détachent en un relief puissant qui en fait une des plus grandes figures de missionnaire que la Communauté ait connues. Grande et solidement constituée, d'une santé robuste, les rudes besognes, loin de l'effrayer, lui semblaient une invitation à faire valoir sa vigueur physique. Ardente au travail, habile à la cuisine comme au soin des malades, à la couture comme à la confection de fines dentelles, rien n'embarrassait la vaillante ouvrière. Femme de tête, énergique, habile en affaires, on admirera plus d'une fois le clair bon sens de ses

décisions. Tout en cultivant une indestructible confiance en la Providence, elle restait prudente et avisée dans la conduite à tenir. Sa piété était profonde et convaincue, mais simple, droite et sans aucune singularité. Elle ne se recherchait en rien et si le bon Dieu accorda le succès à ses travaux, elle n'en tira jamais aucune gloire personnelle.

La jeune professe eut l'insigne privilège d'être formée à l'école d'un merveilleux exemple, celui de Mère Joseph-du-Sacré-Cœur, qui devait mourir en 1902. Cette grande bâtisseuse, que les architectes de la région réunis en congrès en 1953, proclamèrent « le premier architecte de l'Orégon et de la côte du Pacifique », ne tarda pas à découvrir la valeur du sujet que la maison mère envoyait à ses chères missions de l'ouest.

La liste des missions et offices de Sœur Praxède-de-la-Providence nous la montre, le jour même de sa profession, 20 août 1890, à l'Hôpital de Port Townsend, fondé depuis le 3 juin précédent. Pendant quatre ans, elle s'exerce à l'art culinaire et deviendra un cordon bleu remarquable. Plus tard, devenue supérieure, elle trouvera plaisir à faire des surprises aux sœurs, les jours de congé, en leur préparant des plats de sa confection. Un de ses grands soucis sera toujours d'épargner aux cuisinières, dans la mesure du possible, des besognes de surcroît. Dans cette vue devenue supérieure générale, elle réduira à la plus stricte nécessité les réunions trop nombreuses de sœurs à la maison mère.

En octobre 1894, Sœur Praxède-de-la-Providence est parmi les fondatrices du nouvel Hôpital

Saint-Paul, Vancouver, dans la Colombie canadienne, en qualité d'assistante et de garde-malade. Elle s'y dépensera aux mêmes fonctions jusqu'en 1900, alors qu'elle est nommée supérieure de cette maison qu'elle connaît si bien et qu'elle dirigera pendant six ans.

En 1907, Sœur Praxède-de-la-Providence est nommée économe provinciale à Portland, Orégon, chargée des constructions ; elle cumule, en 1909, les deux charges d'économe provinciale et locale jusqu'en 1910. Après une année passée à Oakland comme économe, elle est nommée supérieure et fondatrice de l'hôpital de Medford. Quatre ans plus tard, l'obéissance la rappelle à la province des Saints-Anges, comme supérieure provinciale. Celle qui sera connue désormais sous le nom de Mère Praxède-de-la-Providence occupe cette charge jusqu'en 1919. Elle est alors désignée comme supérieure provinciale de la province du Sacré-Cœur. Ses deux triennats terminés, elle est nommée supérieure à l'Hôpital de la Providence, Seattle. A l'échéance de ses deux termes d'office, en 1931, Mère Praxède-de-la-Providence revient à la province des Saints-Anges en qualité de supérieure provinciale. Le chapitre général de 1934 l'élit supérieure générale et celui de 1940 la confirme dans cette charge jusqu'en 1946.

Par un retour des choses que la Providence se plaît parfois à ménager, c'est sa paroisse natale qui devait voir le crépuscule de la vie débordante d'activité de Mère Praxède-de-la-Providence. Lorsqu'elle dépose la charge de supérieure générale, en 1946, elle est nommée supé-

rieure à l'Hospice Sainte-Anne, Yamachiche, regardé comme une nouvelle fondation puisqu'il y avait déjà vingt-quatre ans que le premier avait été détruit par un incendie et n'avait jamais été rebâti. Mère Praxède-de-la-Providence sera trois ans supérieure à Yamachiche, prêtant encore main forte partout où le besoin se fait sentir, surtout à la cuisine, son office de prédilection. A la fin de son premier triennat, la chère Mère compte à son crédit cinquante-neuf ans de profession et autant de vie intense. D'ailleurs, ses forces physiques qu'elle n'a jamais ménagées diminuent sensiblement et les facultés intellectuelles indiquent qu'elles sont entamées par l'âge et les lourdes responsabilités. Ce n'est pas de cœur joie que Mère Praxède-de-la-Providence quitte son cher hospice d'Yamachiche pour prendre sa retraite à la maison mère. Voyant combien elle s'y consume d'ennui à ne rien faire, les supérieures lui offrent d'aller à la Résidence Notre-Dame-de-la-Providence, Cartierville, où la belle nature lui rappellera quelque peu la mission qu'elle vient de quitter. Elle accepte avec bonheur et trouve encore là le moyen de se rendre utile en préparant les légumes à la cuisine. Avec la profonde humilité qui l'a toujours caractérisée, même et nous dirions volontiers *surtout* dans les charges les plus élevées, Mère Praxède-de-la-Providence ne croit pas décroître en se livrant à ces humbles travaux, pourvu qu'elle rende service.

En 1951, il lui fallut prendre définitivement sa retraite à la maison mère, à l'infirmerie Sainte-Anne, où une chambre confortable et ensoleillée

lui est préparée depuis son retour d'Yamachiche. La mémoire fait défaut, les facultés intellectuelles vont de plus en plus s'affaiblissant. Ce n'est pas sans un serrement de cœur que mères et sœurs voient la vieillesse accomplir son œuvre de désintégration dans ce chêne humain qu'avait toujours été l'inlassable ouvrière. Les deux amours de sa vie, l'amour du travail et celui des pauvres, émergent encore de la nuit de l'intelligence : elle cherche sans cesse à aider à la cuisine de diète et emmagasine fruits et douceurs pour les petites pauvres qui, d'après elle, viennent chaque jour dans chambre.

La physionomie morale de Mère Praxède-de-la-Providence nous apparaît comme le modèle de la Sœur de Charité. C'était une âme de sacrifice. Cette disposition qu'elle transposa de la vie de famille à la vie religieuse semble être la clef de voûte de tout son édifice spirituel. Dès son noviciat, elle part pour les missions lointaines. Au cours de ses années de missions, les siens qu'elle aimait tant partiront les uns après les autres sans qu'elle soit là pour leur fermer les yeux. Au matin de la profession du 28 février 1930, on lui remet le télégramme annonçant le décès de sa chère Sœur Ildefonse. « J'ai pensé défaillir, » dira-t-elle plus tard et ce n'est que le soir qu'elle put donner libre cours à ses larmes.

A l'époque où le dévouement et la charité étaient le grand luxe de nos fondations de l'ouest, l'ardente missionnaire ne le céda en rien en vaillance et en générosité à celles qui l'avaient devancée. Le portrait que nos Saints Livres tracent de la femme forte s'applique bien à Mère

Praxède-de-la-Providence. Simple sujet, supérieure locale et provinciale ou à la tête de tout l'Institut, elle a fait preuve d'une richesse de qualités et de vertus éminentes. Dans la province du Sacré-Cœur où la plus grande partie de sa vie missionnaire s'est écoulée, elle a laissé une empreinte que le temps parviendra difficilement à effacer et donné aux œuvres de la province un vigoureux élan. Ses entreprises, bien conduites, ont connu le succès. Chaque maison de la province a bénéficié de son œil clairvoyant et de sa prudence. Comme le dit un témoin oculaire de son activité « pendant son provincialat, une ère d'expansion a surgi, à commencer par la construction de la maison provinciale à Seattle et le transfert du noviciat et de la maison provinciale de Vancouver à Seattle. L'ampleur, les grandes dimensions, la vision aiguë des nécessités futures marquent les constructions faites par Mère Praxède-de-la-Providence. Des plans jugés alors démesurés furent ramenés à une moins grande envergure, mais on ne tarda pas à s'apercevoir que l'espace prévu dans un plan initial aurait été bien employé. Certains projets caressés par Mère Praxède-de-la-Providence, au temps où elle était supérieure à l'hôpital de Seattle, serviraient bien les besoins actuels ».

Nous ne résistons pas au plaisir d'insérer ici le beau témoignage que lui rend notre chère Mère Marcien, qui vécut pendant de longues années auprès de Mère Praxède-de-la-Providence. Ce témoignage pourrait sans nul doute être signé par toutes nos sœurs qui ont vu la

chère Mère à l'œuvre dans nos missions de l'ouest.

« Ce n'est pas dans le temporel seulement que notre bonne Mère Praxède-de-la-Providence a envisagé le succès. Elle avait à cœur la perfection de ses sujets, et la parole, la parole officielle surtout ne lui ayant jamais été facile, c'est par le bon exemple surtout qu'elle prêchait. Et quel exemple n'a-t-elle pas toujours donné à ses sœurs ! La toute première elle était à la chapelle le matin et aux autres exercices, y compris la récréation, dans laquelle elle mettait tout son cœur. Qui ne se souvient de son ambition et de son attention au jeu de « Perfection ». C'était une affaire d'état tout autant que la construction d'un hôpital ; et gare à qui avait l'habileté de manger sa « Charité » ! Son esprit de pénitence était remarquable : à table, elle choisissait immanquablement le morceau le moins désirable. Par contre, comme elle aimait à servir avec des qualités de mère, et de père, car elle savait si bien dépecer. C'est à genoux qu'elle faisait ses longues prières privées. Même quand sa condition physique aurait demandé de se ménager sur ce point, elle persistait à s'agenouiller pour les prières de règle. A une sœur qui souffrait elle-même d'un mal de genou elle dit un jour, non sous forme de commandement mais plutôt comme une heureuse découverte : « Oui, ça fait mal un peu en s'agenouillant, mais on s'accoutume vite. Avez-vous déjà essayé ? »

« Mère Praxède-de-la-Providence mettait toujours le travail à l'honneur. Ses doigts marchaient continuellement à la maison, en visite,

sur le train. Un tricot, ou la monture d'un cha-pelet l'accompagnait toujours en route. Après avoir déposé le fardeau du supériorat général, alors qu'elle était supérieure à l'Hospice Sainte-Anne, Yamachiche, c'est à la cuisine, à faire des beignes, que Mère Praxède-de-la-Providence fut trouvée par l'une de nos sœurs de l'ouest en visite au Canada. Elle n'avait pas oublié la recette !

« Cet amour du travail, elle tâchait de l'inspirer à ses sœurs. Elle aimait les corvées et y mettait de l'entrain en y injectant un courant d'esprit de famille. Aux convalescentes de l'infirmerie, ou en mission, elle confiait certains travaux à l'aiguille ou au crochet, afin qu'elles ne s'occupent pas à des futilités. Quand vint le grand déménagement de Vancouver à Seattle, Mère Praxède-de-la-Providence se mit elle-même en tête des divers groupes organisés pour l'emballage et le déballage. Elle s'occupa aussi avec grand intérêt de l'embellissement de la propriété et de la disposition des jardins au Mont Saint-Vincent, secondant les efforts de la bonne jardinière, Sœur Blanchet.

« Son respect pour l'autorité était édifiant, rehaussé qu'il était par l'affection filiale. Elle y voyait Dieu lui-même. Un simple désir des supérieures devenait un commandement pour elle. Aussi, les recommandations données et les divers projets énoncés, les mettait-elle sans retard en acte. Ses compagnes étaient ainsi attirées dans le courant de la bonne volonté qui facilite le travail et le rend agréable. Bénies soient les

supérieures et les officières qui vont ainsi d'esprit et de cœur avec les autorités qui dirigent. Elles allègent leurs propres fardeaux et font de l'obéissance une joie pour leurs sujets.

« L'esprit de foi de Mère Praxède-de-la-Providence lui inspirait une profonde vénération pour le clergé. Quand il était en son pouvoir, elle rendait service aux prêtres, mais d'une manière modeste et des plus discrète. Le corps médical de nos divers hôpitaux était aussi l'objet de ses sollicitudes. Elle avait à cœur de voir l'outillage de l'hôpital répondre aux besoins actuels et les méthodes modernes mises en usage. Elle tenait à ce que nos maisons soient, autant que possible, pourvues des choses qui facilitent le travail. Avec quel maternel encouragement n'a-t-elle pas secondé pendant son administration, les efforts de Sœur Jean-Gabriel, directrice des écoles d'infirmières et de Sœur Marie-Loretta, directrice de nos écoles, dans leur légitime ambition d'élever nos maisons d'éducation au standard des institutions séculières du même genre. Son activité dans ces divers domaines fut hautement appréciée par le clergé, les médecins et les gens d'affaires, qui reconnaissaient en Mère Praxède-de-la-Providence un guide éclairé et sûr placé à la tête de nos institutions de la Providence. Aussi, elle compte encore dans notre pays de l'Ouest un grand nombre de bons amis.

« L'humilité et la charité de Mère Praxède-de-la-Providence marchaient de pair et ne semblaient avoir d'autre mesure que sa grande générosité. L'une de ses caractéristiques était la haute appréciation qu'elle témoignait à ses sœurs

quand un travail était fait ou une tâche accomplie. Quel beau sourire accompagnait alors ses mots d'éloges et de maternel encouragement. En d'autres circonstances, s'il lui arrivait de l'impatience, elle réparait facilement et honorablement par son humble empressement à montrer qu'elle ne gardait pas rancune. Sa voix et ses gestes le témoignaient d'ailleurs à l'évidence. Ses maternelles délicatesses envers les sœurs malades et anciennes, soit à l'infirmerie de la maison provinciale ou dans les missions, ont laissé voir, en toute occasion, la profondeur de sa sympathie et son vif désir d'apporter soulagement et réconfort. Ce fut sa grande préoccupation en disposant les pièces et le mobilier qui devaient servir à l'infirmerie de la maison provinciale. La malade était son enfant privilégiée.

« Après son élection comme supérieure générale, quand Mère Praxède-de-la-Providence est revenue dans l'Ouest en visite officielle, ce fut fête de part et d'autre. Nous étions aussi contentes de lui faire voir son Mont Saint-Vincent qu'elle était heureuse elle-même de se rendre compte des développements de l'œuvre des vieillards et de l'embellissement des jardins. Mais c'était surtout pour chacune des sœurs de la Province une occasion unique de lui prouver notre gratitude et de lui donner de nouvelles marques de notre filiale affection ».

A ce témoignage filial que toutes nos sœurs, tant de l'ouest que de l'est, pourraient corroborer, nous ajouterons quelques notes. Humble, oui, combien notre chère Mère Praxède-

de-la-Providence l'était ! Jamais elle ne considéra les charges comme un honneur, mais comme un service. Comme elle aurait heureuse de passer inaperçue partout ! Habitée à servir plus qu'à être servie, elle s'occupait elle-même de ses effets personnels. Si les devoirs de sa charge l'obligeaient à paraître en public ou à rencontrer quelques personnages de distinction, c'était chaque fois pour la chère Mère un nouvel acte de renoncement. Ses nièces religieuses étaient bien averties de la peine qu'elles lui causeraient si elles allaient tirer vanité du fait que leur tante était supérieure générale et que leur famille était alliée à celle de Mère Caron. A son jubilé d'Or, en 1940, elle avait demandé qu'il n'y ait pas d'autres manifestations que celles ordinairement organisées pour les Jubilaires. A son jubilé de Diamant, la chère Mère avait pris une retraite bien méritée après tant de fécondes années de loyaux et généreux services.

L'Institut de la Providence célébrait, en 1943, le centenaire de sa fondation. La deuxième guerre mondiale battait alors son plein et les temps n'étaient guère à la joie. Mère Praxède-de-la-Providence, alors supérieure générale, voulut que les trois jours de fête soient avant tout des jours de prières et d'actions de grâces. Le 10 novembre de cette année centenaire, Son Excellence Monseigneur Idebrando Antoniutti, Délégué apostolique au Canada, avec la simplicité et la distinction qui font le charme de son auguste personne, remettait à Mère Praxède-de-la-Providence, qui la reçut avec son humilité

coutumière, la médaille *Benemerenti* ainsi que le diplôme l'accompagnant. Cette honorable distinction avait été conférée à l'Institut de la Providence le 25 mars précédent, par Sa Sainteté le Pape Pie XII. Pour la chère Communauté qu'elle aimait tant, c'était un honneur inappréciable que Mère Praxède-de-la-Providence lui renvoya tout entier.

Nous ne pouvons passer sous silence l'inlassable charité de la chère Mère envers les pauvres et les petits. Ses protégés de prédilection furent les prêtres et les séminaristes pauvres, dont plusieurs furent l'objet de ses libéralités. Son profond esprit de foi lui permettait de voir dans l'avenir tout le bien qui découlerait, pour la gloire de Dieu, de ses charitables offices envers les ministres du Seigneur.

Au cours de ses douze années comme supérieure générale, Mère Praxède-de-la-Providence accomplit vaillamment un des plus importants devoirs de sa charge en faisant, à trois reprises, la visite officielle de l'une ou l'autre de nos provinces de l'Ouest. La première s'effectua du 19 avril 1936 au 8 février 1937 ; la deuxième, du 12 février au 4 novembre 1939, en compagnie, chaque fois, de Mère Jean-de-Canti, secrétaire générale. La troisième se fit du 12 mars au 17 novembre 1944, avec pour compagne, Mère Vincent-de-la-Providence, élue secrétaire en 1940. Toujours alerte, toujours vivement intéressée aux œuvres missionnaires de la Communauté, elle revoyait avec une joie intime le champ de ses premiers labeurs auquel le Seigneur avait accordé tant de bénédictions.

Le crépuscule de cette si méritante carrière se prolongea pendant six ans. Chaque jour descendait plus bas à l'horizon, le soleil d'une journée qui avait été radieuse de jeunesse, d'enthousiasme, de vaillance et de courage devant le sacrifice. Le 23 juillet, deux jours après sa fête patronale, notre chère Mère Praxède-de-la-Providence allait rendre compte à Dieu des talents qu'Il lui avait confiés. Le Sauveur si humble, si plein de charité, a dû facilement passer l'éponge sur les inévitables imperfections échappées à la faiblesse humaine, en face d'une vie de foi profonde, toute dévouée à son service dans les œuvres de la Communauté.

Comme toutes celles qui ont à s'occuper des affaires matérielles de la Communauté, notre chère Mère Praxède-de-la-Providence avait une grande dévotion à saint Joseph ; sa confiance envers ce céleste pourvoyeur était sans borne. Circonstance remarquable, c'est sous l'égide de ce grand saint, au cours de l'année qui lui est spécialement consacrée, qu'elle terminera sa carrière terrestre.

La dépouille funèbre fut exposée dans la salle conventuelle, selon la coutume suivie pour les supérieures générales. La sobre austérité de cette salle aurait été du goût de l'humble servante des pauvres.

Le service funèbre fut chanté par M. le chanoine Victor Savaria, procureur diocésain, assisté de M. l'abbé Gérard Charette, principal de l'École normale de Saint-André-Avellin comme diacre et de M. l'abbé Marcel Thérien, un des

protégés de Mère Praxède-de-la-Providence, comme sous-diacre. M. le curé Vianney Savaria assistaient au chœur. Un groupe d'enfants du Mont Providence servaient au sanctuaire.

Une nombreuse assistance de religieuses de notre Communauté, parmi lesquelles une délégation de Petites Sœurs de Notre-Dame des Sept-Douleurs, remplissait la nef, ainsi que plusieurs parents et amis, dont l'unique frère survivant de Mère Praxède-de-la-Providence, monsieur Amédée Gérin-Lajoie, ses nièces religieuses, à l'exception de Sœur Marie-Ildefonse, en mission à Hearst, sa cousine, Sœur Anne-Catherine. A tous, la Communauté réitère l'expression de sa religieuse et profonde sympathie.

Comblée d'années, de vertus et de mérites, que notre chère Mère Praxède-de-la-Providence repose en paix, dans l'éternelle béatitude. Son souvenir vivra parmi nous comme celui d'une religieuse humble, mortifiée, d'une âme ardente de missionnaire, d'une ouvrière infatigable, d'une servante des pauvres, selon l'esprit de saint Vincent de Paul, d'une fille de la charité comme la souhaitaient Monseigneur Bourget et Mère Gamelin, travaillant à la perfection des vertus fondamentales de l'Institut ; humilité, simplicité, charité.

*Sœur Madeleine Durand, f. c. s. p.*

